Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 66 (1974)
Heft: 11

Artikel: Le centenaire de SATUS
Autor: Ritschard, Willi
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-385745

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le centenaire de SATUS

Par Willi Ritschard

A fin octobre, la Fédération ouvrière suisse de gymnastique et de sport (SATUS) fêtait son centième anniversaire. A l'occasion de la manifestation commémorative, le conseiller fédéral Willi Ritschard, chef du Département fédéral des transports et communications et de l'énergie, a prononcé une allocution qui a retenu – c'est le moins que l'on puisse dire – l'attention. Avec sa perspicacité, son savoir et sa franchise coutumière, Willi Ritschard a brossé un tableau actuel de la pratique du sport dans notre pays. Ses réserves quant au sport professionnel et de compétition ont été diversement commentées. La «Revue syndicale», approuvant les déclarations de Willi Ritschard les reproduit in extenso.

La rédaction

Je suis heureux, en ce jour de fête, de me trouver parmi vous, chers amateurs de sports et amis du sport ouvrier. J'ai le grand plaisir aussi de féliciter chaleureusement la SATUS au nom du Conseil fédéral de ses 100 ans et de lui apporter les bons vœux et remerciements du Gouvernement pour le précieux travail d'édification accompli pendant cette longue période, travail dont nous n'avons pas été les seuls à profiter, mais qui s'est révélé utile à bien des égards pour le pays tout entier.

Il serait erroné de croire que la SATUS ne pouvait faire autrement que de devenir centenaire. On en a déjà bien souvent sonné le glas et cette sonnerie de cloches n'a pour ainsi dire pas cessé de l'accompagner sur tout son chemin, depuis la fondation de la Société ouvrière de gymnastique du Grütli, en passant par la Fédération ouvrière de gymnastique, jusqu'à nos jours.

Si la SATUS existe toujours, ce n'est pas seulement grâce à la ténacité de ses fonctionnaires, car ici comme partout ailleurs, il s'en est aussi trouvé d'autres. C'est aussi et peut-être surtout parce qu'elle ne s'est jamais considérée comme fédération concurrente. Elle n'a pas été une association qui fait la même chose avec d'autres membres, mais une association qui a ses idées propres et une conception particulière de ses objectifs et de sa mission.

Il est en effet facile de prouver a posteriori que la SATUS a fait œuvre de pionnier dans de nombreux domaines, apporté bien des innovations qui ont passé dans les mœurs. Je ne vous en donnerai que deux exemples. Elle a été la première à opposer la gymnastique rythmique et ludique à ces exercices rigides basés sur la force, dont on se gausse de nos jours dans les soirées des clubs.

Et c'est la SATUS qui a fait appel dès le début aux femmes. Elle a établi des programmes spéciaux à leur intention et est devenue ainsi

la grande promotrice de la gymnastique féminine dans notre pays. Ce faisant, elle a lutté au premier rang pour l'émancipation de la femme, qui, comme vous le savez, s'est fait attendre fort longtemps dans notre pays.
Nombreux sont de nos jours ceux qui désapprouvent l'existence simultanée de plusieurs fédérations dans la même discipline, qui estiment que le sport est le même pour tous et que celui-ci n'a rien à voir avec les classes sociales.
Bref, les sirènes qui chantent les vertus de l'union et souhaitent la disparition des associations ouvrières de gymnastique et de sport ne manquent pas.
Quant à moi, je suis convaincu qu'un certain fédéralisme dans le sport n'est pas un péché contre l'esprit communautaire. La SATUS en tout cas et bien qu'elle ne soit pas la fédération la plus importante, est toujours parvenue à fertiliser le sport dans son ensemble et elle en a donné maintes preuves. Dans la politique, plus d'un grand s'est pris pour un flambeau, alors qu'il n'était qu'un ver luisant. La grandeur n'a jamais été une garantie de qualité. Il peut être de même quand il s'agit d'associations.
La survivance de fédérations autonomes, distinctes, ayant leurs propres conceptions et leur propre personnalité me semble particulièrement importante de nos jours, où les sports sont sur le point de dégénérer sous tous les rapports.
Vous connaissez le football. Il est difficile à un sportif de se soustraire à la fascination de ces combats de gladiateurs. Moi aussi, je m'enthousiasme à la télévision pour les performances des athlètes, pour leur maîtrise physique et pour un jeu intelligent. Ce spectacle m'enchante – mais l'enchantement cesse quand je pense au prix du sport de compétition. Et par «prix», je n'entends pas que les sommes considérables que le football met en mouvement, un mouvement à effet inflationniste. Ce que je veux dire par là, c'est qu'un jeu sain et sensé dégénère peu à peu en une industrie insensée, qui ne transforme pas de jeunes hommes en hommes sains, mais en hommes d'affaires retors et dénués de scrupules.
Ce qu'on nous montre dans le football professionnel (et ailleurs aussi) est une parodie du sport populaire et de la santé publique. Et l'on peut bien dire ici: plus le singe grimpe, plus il montre le derrière.
Je suis persuadé que le sport pourrait promouvoir l'amitié entre les peuples. Mais je suis certain aussi que ce qu'on voit, entend et sent de nos jours à l'occasion de championnats mondiaux, qu'il s'agisse de ceux de football ou d'autres, que le nationalisme et le chauvinisme qu'ils engendrent sont loin de favoriser la fraternité internationale. Il semble qu'on y gagne ou perde des guerres fanatiques et il est déjà arrivé – même si ce n'est qu'en Amérique du Sud – qu'une guerre ait été déclarée à cause d'un match de football. Il se trouve

malheureusement toujours quelqu'un pour prendre part à une sottise.
Il va de soi que parfois aussi, sport doit être synonyme de concours, de compétition. Pour les avoir éprouvés moi-même, je me rappelle le plaisir et la satisfaction qu'on ressent lorsqu'on a réussi à placer un ballon dans le but. J'ai moi-même éprouvé de la fierté à avoir fait une marche particulièrement fatiguante, longue et difficile et, peut-être aussi, en un temps qui fait impression à autrui. L'âge n'apporte pas que de la sagesse; dans de nombreux domaines, c'est plutôt le contraire qui se produit.
Ce que nous oublions trop facilement de nos jours, c'est que la joute sportive doit toujours rester un combat contre soi-même. Le but n'est pas principalement de battre le concurrent, mais de se surpasser soi-même, d'améliorer ses propres performances et d'apprendre à se maîtriser. C'est cela qui compte dans une collectivité. Et c'est dans ce sens que le sport devrait devenir plus politique, donc contribuer à la constitution de la «polis», de la cité.
Quand on parle des excès dans le sport, c'est principalement au professionalisme qu'on pense et l'on oublie facilement qu'il s'en produit aussi chez les amateurs. Dans le sport, les excès ne dépendent pas, en effet, de son caractère lucratif ou gratuit.
Bien que la SATUS ne s'occupe que d'amateurisme, elle a parfois affaire à des fanatiques et doit leur rappeler que le sport est chose secondaire et doit le rester.
Dans un ouvrage sur le sport et le travail, le sociologue Irin Fetscher a constaté que jusqu'au siècle dernier, le sport était l'apanage exclusif des riches et des nobles et que s'ils le pratiquaient, ce n'était pas surtout par souci d'hygiène et d'entraînement physique, mais plutôt pour montrer qu'ils pouvaient se permettre de se mouvoir à temps perdu, sans idée de lucre.
Il se peut que ce soit en partie de cette mentalité que procède l'idéal olympique. Considérons en effet que pour participer aux Jeux olympiques, il suffit au participant de prouver qu'il ne gagne rien en pratiquant le sport. On ne lui demande pas de prouver qu'il exerce accessoirement une profession et il ne se parjure pas s'il a dépensé une fortune à s'équiper et à s'entraîner et parvient de cette manière à prendre le départ avec un avantage certain sur ses concurrents.
A l'époque de la fondation de la Société ouvrière de gymnastique du Grütli, il y a cent ans, l'idée que le sport était l'apanage des couches supérieures de la population était encore solidement ancrée dans les esprits. Et dans certains sports, on ne fait guère que commencer à se défaire de cette idée.
Mais les nobles n'étaient pas seuls à vouloir empêcher les ouvriers de pratiquer le sport. Une forte résistance se manifestait à ce sujet dans leurs propres rangs. Dans un écrit publié par les socialistes

zurichois, Herman Greulich s'élevait en 1910 encore en termes vigoureux contre cette hostilité à l'égard du sport. Il écrivait:

«Un Genevois a dissuadé les ouvriers de faire partie d'une société de gymnastique. Etant donné qu'il y a beaucoup de sociétés ouvrières de gymnastique et qu'il est facile d'en fonder, cette dissuasion est parfaitement insensée. Faudrait-il que l'ouvrier renonce par pur antimilitarisme à fortifier son corps par des exercices appropriés, à l'assouplir, à l'endurcir, à acquérir cette confiance en soi-même qui découle de la certitude de pouvoir utiliser ses membres avec assurance...»

Greulich affirmait ailleurs que la fondation de la moindre société ouvrière de gymnastique était de plus grande portée pour la civilisation qu'une importante décision parlementaire.
C'est peut-être un peu exagéré, car il arrive aussi que le Parlement prenne des décisions importantes et les parlementaires sont en général meilleurs que leur réputation.
Quoi qu'il en soit, une certaine opposition se manifestait pour des raisons variées au sein et au-dehors du mouvement ouvrier contre le principe du «sport pour tous». Et si certaines sections de la Société du Grütli, qui était plutôt une association politique que sportive, avaient déclaré obligatoire la participation aux leçons de gymnatisque, elles constituaient plutôt l'exception, mais une exception remarquable. Je pense qu'à nos congrès de parti, il serait parfois utiles d'intercaler quelques exercices physiques pour faire perdre le souffle à l'un ou l'autre des congressistes.
Il y a un siècle, alors qu'on luttait encore pour la journée de travail de 11 heures, on connaissait déjà l'argument selon quoi les gens ne savent de toute façon pas que faire de leurs loisirs. On n'a pas encore cessé de raisonner de la sorte. Or cet argument est pertinent en ce sens qu'il faut apprendre à employer ses loisirs de manière sensée: c'est un art qu'on enseignait autrefois aux nobles.
C'est précisément dans ce domaine que les sociétés culturelles ouvrières ont entrepris un important travail d'éducation, un travail que, à ce qu'il me semble, nos universités populaires négligent encore trop. Car préparer un être humain à la vie, c'est aussi le préparer à ses loisirs. Pour mener une vie sensée, la préparation au travail et l'argent gagné sont loin de suffire.
C'est probablement ce qu'a reconnu la SATUS lorsqu'elle a réussi à faire du sport quelque chose d'autre que du travail sous une autre forme, par exemple en rejetant la conception de la gymnastique rigide et militaire et en en faisant un plaisir, une activité destinée plus à la promotion spirituelle que physique.
Je pense toujours à la Finlande pour éviter de devoir chanter continuellement nos propres louanges. Rares sont les pays où le mouve-

ment sportif ouvrier s'est répandu autant qu'en Finlande. De nos jours encore, il y a peu de pays où les fervents actifs des sports sont aussi nombreux. Mais il faut y aller soi-même pour s'en rendre compte, car les Finlandais sortent rarement vainqueurs des compétitions internationales. Il faut probablement attribuer ce fait à ce qu'ils ne pratiquent pas les sports principalement pour vaincre.
J'en conviens volontiers: je me réjouis aussi quand c'est à un Suisse qu'on remet une médaille après un concours. Je ne suis pas un adversaire des compétitions et il va de soi que dans un concours, on s'efforce de vaincre.
Mais je me sens mal à l'aise quand on sacrifie tout à cette victoire: la santé, chaque minute de loisir; quand chaque boisson, chaque aliment et pour ainsi dire chaque pas ne tend que vers un seul et unique but: la victoire.
Ce qu'on fait là, ce n'est pas autre chose que de produire des êtres incomplets, unilatéraux et nous savons tous que cela ne se produit pas seulement chez les professionnels, mais aussi chez les amateurs.
Le vieil adage: «Une âme saine dans un corps sain» ne signifie certainement pas: «Une âme saine dans un corps surentraîné.» C'est d'autant moins le cas que chez un être humain dont l'essentiel est le corps, il n'y a plus de place pour l'âme. Le sportif total est un être incomplet. Et ce qui est vrai dans de nombreux domaines l'est ici aussi: le sport doit être au service de l'homme et non l'inverse. Le tigre dans le réservoir de la voiture ne sert à rien quand il y a un âne au volant.
D'ailleurs, l'adage «Une âme saine dans un corps sain» est absurde. En effet, un corps sain n'est pas toujours le produit d'une âme saine, bien que cette affirmation paraisse aussi pertinente que l'inverse.
Je connais de nombreux malades et invalides qui ont incomparablement plus d'esprit que n'importe quel hercule. Par bonheur, les invalides ont su prouver de nos jours que le sport n'est pas le privilège des personnes saines.
Il arrive fréquemment que les associations perdent la vue d'ensemble des choses, ne voient plus que leur propre et unique objectif et finissent par croire que le sens de la vie se résume à atteindre ce but. Ce sont généralement les réverbères qui n'éclairent que leur propre mât.
Or la SATUS a le grand avantage d'être au service de deux idéaux: le mouvement ouvrier et le sport. C'est ainsi que son travail au service du sport populaire devient une véritable mission culturelle. Quand on fait du sport à la SATUS, ce n'est pas une fin en soi: on espère y provoquer par là un rayonnement sur tous les autres domaines de la vie.
Une telle attitude exclut la chasse aux records, la formation d'athlètes de compétition, de vainqueurs. Certes, il est réjouissant que la

SATUS ait aussi engendré de grands athlètes (même si cela ne s'est pas produit souvent), bien que cela n'ait jamais été son objectif principal, mais plutôt un phénomène exceptionnel, qui a confirmé la règle du travail fondamental.
Il est certainement opportun malgré cette règle de chercher de nouvelles possibilités de compétition, surtout pour fournir aux espoirs l'occasion toujours renouvelée de se mesurer à d'autres. Mais n'oublions pas que la dernière place au palmarès est toujours meilleure que la première à la tribune des spectateurs.
La qualité d'une section de la SATUS se détermine plutôt selon le nombre des membres peu doués qu'elle parvient à enthousiasmer qu'à celui des talents qu'elle réussit à développer. C'est dans ce sens que la palme reviendrait à la section dont les membres sont en moyenne les moins doués.
C'est dans ce sens aussi que la Société ouvrière de gymnastique du Grütli, à laquelle a succédé la Fédération ouvrière de gymnastique, puis la Fédération ouvrière suisse de gymnastique et de sport a fait œuvre de pionnier.
C'est en grande partie à ces trois organisations qu'on doit la promotion spirituelle et culturelle des ouvriers, leur passage de l'état d'esclaves et de prolétaires à celui de citoyens conscients de leur dignité.
Lors d'un anniversaire, il est d'usage de citer les grands hommes du mouvement et de faire leur éloge. Or j'estime qu'il est plus conforme à l'esprit de la SATUS de penser à tous les inconnus du mouvement, à tous ceux qui ne figurent dans aucun palmarès, à tous ceux qui ont peiné à fonder et à mener d'humbles sections, à tous les caissiers, secrétaires et autres membres inconnus de comités, qui se sont occupés des places de sport et des halles de gymnastique, enfin à tous ceux qui ont participé au travail sportif, aux plaisirs de la gymnastique et à l'activité de section.
Je suis fier de vous et heureux de pouvoir remercier ces nombreux pionniers inconnus.
Pour l'avenir, je souhaite à la SATUS les mêmes membres et le même esprit. Le travail de ces 100 ans a porté ses fruits et lorsqu'on jette un regard rétrospectif sur cette activité, on comprend mieux l'affirmation de Greulich selon quoi la fondation d'une société ouvrière de gymnastique est d'aussi grande portée pour la civilisation qu'une décision du Parlement.
Je vous remercie de votre travail, du travail accompli et surtout du travail futur. Nous avons besoin de ce travail et nous avons besoin de vous.